

# Les fondements du Credo chrétien

●●● **Joseph Hug s.j.**, Genève

théologie

La croyance traditionnelle au Christ n'est plus une donnée immédiate de notre culture. Plus précisément, comment les affirmations contenues dans le Credo sont-elles connectées aux récits sources des Evangiles et plus largement à l'ensemble du Nouveau Testament et de l'Ancien ? De plus, les portraits différents, voire divergents, que nous retracent de Jésus les quatre Evangiles ne rendent-ils pas plus difficile encore l'affirmation catégorique qu'il est Fils de Dieu ?

Rappelons d'abord que ces questions ont été sans cesse soulevées, et quelques fois de manière mordante par les hommes de la culture, avant l'établissement du christianisme comme religion autorisée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. En même temps, et plus tard, les divergences entre les courants chrétiens sur la personne du Christ ont trahi en partie les mêmes difficultés. Plus tard encore, à partir des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, l'apparition de l'Islam souleva des questions au sujet du Christ et de sa relation au Dieu unique.<sup>2</sup> En Occident, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et surtout avec les Lumières, la croyance traditionnelle au Christ, homme et Dieu, sera remise en question par l'émancipation de la raison philosophique et l'émergence de l'histoire comme science.

Or la théologie critique d'aujourd'hui a pris généralement en compte les difficultés et les apories soulevées par les dossiers de l'histoire. En particulier, concernant le Christ, elle s'oriente essen-

tiellement sur la base de l'Écriture et de l'histoire du dogme, alors qu'auparavant, les théologiens catholiques tout au moins, s'orientaient sur la Tradition, le Magistère, la doctrine des auteurs comme saint Thomas d'Aquin et les explications d'auteurs autorisés.

Les grandes affirmations du Credo se sont constituées dans une réflexion le plus souvent polémique et conflictuelle à partir de l'interprétation des témoignages de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il serait trop long de retracer, même sommairement, les débats autour des affirmations concernant le Christ depuis les Evangiles et les Lettres du Nouveau Testament jusqu'aux phrases de notre Credo. Retenons l'essentiel.<sup>3</sup>

- 1 • Voir les libres propos de **Yves Siegwart**, p. 26.
- 2 • **Jean Damascène**, *Ecrits sur l'Islam*, in « Sources chrétiennes » n° 383. Les *Dialogues avec le Juif Tryphon* de Justin (milieu du II<sup>e</sup> siècle) en sont une belle illustration.
- 3 • Je me réfère principalement à l'œuvre magistrale de **Joseph Moingt**, *L'homme qui venait de Dieu*, Cerf, Paris 1993, 762 p. (cf. *choisir*, n° 419, novembre 1994, pp. 8-12). Les citations entre guillemets sans notes sont tirées littéralement de ce livre. Voir aussi de **Joseph Moingt**, *Dieu qui vient à l'homme. Du deuil au dévoilement de Dieu*, Cerf, Paris 2002, 560 p., ainsi que, sous la direction de **Bernard Sesboüé**, *Histoire des dogmes*, T. III, *Le Dieu du salut*, Desclée, Paris 1994. Dans un registre plus facile, je recommande le livre de l'exégète **Michel Quesnel**, *Jésus l'homme et le Fils de Dieu*, Flammarion, Paris 2004.

*Vivant en des temps de « post-chrétienté », le langage du Credo chrétien ne nous est plus accessible, sinon par simple réflexe de répétition. Comment comprendre la divinité de Jésus-Christ, sa conception de l'Esprit Saint, la résurrection du Christ et celle des morts, etc. ? Autant de « croyances qui devraient revêtir un minimum d'évidence », écrit un lecteur de « choisir ».<sup>1</sup> L'exégèse montre comment la foi dans l'incarnation du Fils de Dieu se développe dans les limites d'une culture et d'une époque. Et que c'est justement l'inévidence qui nous ouvre le chemin vers la foi, en toute liberté.*

La rencontre du judaïsme et de l'hellénisme dans le discours chrétien fut fondamentale. Afin que la foi de l'Évangile, qui s'adressa en premier lieu à des Juifs, puisse devenir proposition de foi aux païens, il a fallu retenir quelque chose de l'univers païen et des catégories de pensée grecques.

### La foi a une histoire

Dès le II<sup>e</sup> siècle, le discours chrétien commence à « judaïser » en même temps qu'il se met à « helléniser », c'est-à-dire qu'il est rempli de citations de l'A.T., explicites et longues, là où le N.T. se contentait d'allusions ou de courtes citations. « Il se construit en mettant en série des textes pris à l'un et à l'autre, (...) en traçant de l'un à l'autre la continuité d'une même histoire, (...) en transportant dans l'histoire ancienne la nouveauté de l'événement du Christ et dans les "derniers temps", c'est-à-dire l'époque de la prédication des apôtres, l'ancienneté du "dessein" de Dieu relatif à son Christ. »

« La Bible des Juifs (en langue grecque, il est vrai) est récupérée par un christianisme en rupture avec le judaïsme : ce qui fut une rare audace et eut une portée considérable pour la suite du discours chrétien. » La fixation du Canon chrétien des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en sera le fruit dès la fin du II<sup>e</sup> siècle.

« C'est grâce à la lecture des anciennes et des nouvelles Écritures, (...) relues les unes dans les autres et reliées les unes aux autres, que la démonstration de la divinité du Christ a pu se faire. » « Mais la rencontre du judaïsme et de l'hellénisme dans le discours chrétien (...) produira un effet explosif parce

que la conception de Dieu n'est pas la même dans l'un et dans l'autre, et que le christianisme va être forcé de faire un choix. »

En se construisant sous la forme du motif de l'incarnation du Fils de Dieu, la foi chrétienne a fait un choix qui heurte le dogme hébraïque fondamental de la singularité absolue de Dieu.

De cette étape fondamentale où s'est constitué le discours chrétien, retenons le célèbre *Symbole des Barbares*, pris chez Irénée de Lyon (fin du II<sup>e</sup> siècle). « C'est à cet ordre (de la tradition) que donnent leur assentiment beaucoup de peuples barbares qui croient au Christ : ils possèdent le salut, écrit sans papier ni encre par l'Esprit dans leurs cœurs, et ils gardent scrupuleusement l'antique Tradition, croyant en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui, à cause de son surabondant amour pour l'ouvrage par lui modelé, a consenti à être engendré de la Vierge pour unir lui-même, par lui-même, l'homme à Dieu, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité et a été enlevé dans la gloire comme Sauveur de ceux qui seront sauvés et Juge de ceux qui seront jugés... »<sup>4</sup>

Le mot « symbole » est riche de significations : résumé de la foi présente, récapitulation de la foi ancienne, signe de reconnaissance entre chrétiens de la même Eglise, pacte d'appartenance à un seul et même corps social. Ce symbole est un exemple de la matrice d'où sortiront les futures définitions de la foi, comme celles de notre *Symbole des Apôtres* et de Nicée-Constantinople qui ont aujourd'hui leur place dans la célébration eucharistique dominicale et des jours de fête.

4 • Irénée, *Contre les hérésies*, livre 111,4,2.

« Soulignons que ce *Symbole des Barbares* donne la priorité à l'oralité sur l'écriture parce que la tradition est moins la transmission d'un enseignement (ce qu'elle est néanmoins) que la communication d'une même foi et l'expression d'un consensus que l'Esprit Saint renouvelle incessamment, aujourd'hui comme hier, ici comme ailleurs, comme en écho à la foi que Jésus et plus tard les Apôtres suscitaient chez leurs auditeurs. »

Retenons, en guise de première conclusion, que la foi dans l'incarnation du Fils de Dieu va se développer dans les limites d'une culture et d'une époque. « Dans son expression, nous trouvons des principes de foi absolus, qui s'imposent à notre foi aujourd'hui encore, mais liés à un système de représentations qui ne sont plus les nôtres » (comme par exemple, l'image d'un Dieu qui descend du ciel pour prendre chair). « La modernité nous oblige du même coup à reconstruire, du moins dans une certaine mesure, une autre intelligence de la foi, mais guidée par les mêmes repères, comme celui d'un Dieu qui travaille pour l'être humain dans sa création et dans l'histoire, et qui s'humanise dans son Fils. »<sup>5</sup>

5 • Notons que d'autres symboles de foi nous ont été transmis, comme celui d'Aphraate-le-Sage (IV<sup>e</sup> siècle en Orient perse) où l'influence du langage grec et des représentations est absente et qui est plus proche d'une sensibilité et d'une expression juive : « Car moi, je crois seulement de toute ma foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a fait le ciel et la terre au commencement, qui a orné le monde de ses accessoires, qui a fait l'homme à son image. C'est lui qui a reçu l'offrande d'Abel, qui a transféré Hénok, qui lui avait plu, qui a mis Noé à l'abri, pour sa piété, qui a choisi Abraham pour sa foi, qui a parlé à Moïse, pour son humilité, qui a parlé aussi par tous les prophètes, et qui enfin a envoyé son Messie au monde. Tout cela, mon frère, je le crois » (*Les exposés*, T. 1, in « Sources chrétiennes », n° 349, p. 149).

## La résurrection

Partant principalement des Écritures, la théologie contemporaine a opéré un recentrement sur la résurrection du Christ. « Plus préoccupée à donner des explications conceptuelles à la formule dogmatique "le Christ est une seule personne en deux natures", la théologie classique avait en quelque sorte délaissé le terrain de l'Écriture. » Or, pour le N.T., et plus particulièrement pour les Lettres de Paul et celles de Pierre et les Évangiles, la résurrection de Jésus de Nazareth est la clé de voûte du message. Un des plus anciens textes, inséré par Paul lui-même dans sa première Lettre aux Corinthiens, mentionne toute une liste de témoins auxquels le Christ

théologie

Matthias Grünewald  
(vers 1480), « Retable  
d'Issenheim ».



ressuscité s'est fait voir (1Co 15,3-5). Par ailleurs, la référence en des formules lapidaires à l'événement de la résurrection est constante chez Paul.

Les quatre Evangiles, écritures plus tardives que Paul, n'en font pas moins une mention appuyée à travers les récits d'apparitions et de la visite des femmes et des disciples au tombeau ouvert.

Or si la théologie contemporaine a remis à sa première place la résurrection, on observe aujourd'hui parfois un débat stérile entre ceux qui la réduisent à un surgissement du Christ après Pâques dans la parole des témoins, et ceux qui appuient sur la matérialité de la manifestation aux disciples du Jésus vivant, après sa mort. Il me semble que ces deux positions, présentées parfois faussement comme des oppositions confessionnelles (entre protestants et catholiques), réduisent indûment la signification de l'événement.<sup>6</sup>

« Les apôtres témoignent effectivement de la résurrection qui a eu lieu en annonçant la venue de Jésus "dans la gloire". C'est en lui donnant cette dimension du futur qu'ils confèrent à l'événement passé l'intelligibilité sans laquelle ils ne pourraient proprement pas en parler. »

De manière saisissante, dans un langage juif, l'évangéliste Matthieu mentionne, aussitôt après la mort de Jésus, l'ouverture des tombeaux et l'apparition des ressuscités dans la ville sainte de Jérusalem (Mt 27,52-53) : illustration très prégnante que la mort de Jésus est victoire sur la mort et ouvre l'avenir de la vie du monde. Il en va de même pour nous aujourd'hui : c'est l'ouverture au sens, c'est-à-dire l'avenir de la vie du monde, qui rend l'événement, la résurrection du

Christ accessible en lui-même. Rappelons aussi que le *Symbole de foi* a conservé cette ouverture à l'avenir en articulant la résurrection des morts à l'affirmation que le Christ est ressuscité.<sup>7</sup>

## La juste interprétation ?

Relevons enfin une troisième difficulté, qui déroute souvent le croyant lorsqu'il prend conscience qu'il n'a accès à l'histoire de Jésus qu'à travers les témoignages indirects des quatre Evangiles qui reflètent la foi des communautés. Il est honnête de reconnaître cette difficulté et d'aborder les différences entre les Evangiles.

Concernant l'identité de Jésus, au lieu de construire des raisonnements sur la conscience de Jésus - qui nous demeurera toujours inaccessible en elle-même -, il est préférable de s'en tenir au récit évangélique. Celui-ci, avec des nuances de voix, manifeste des actes et des comportements de Jésus qui nous font connaître avec certitude comment il assumait l'existence et orientait son histoire.<sup>8</sup>

6 • Voir l'article de **Jean Pinesi**, avec l'interview de Frédéric Amsler et le Forum des lecteurs, *Et vous, croyez-vous en la Résurrection de Jésus ? Pensez-vous qu'il s'agit d'un événement historique, physique et matériel ou, au contraire, d'un événement purement spirituel ?* in « Coopération » n° 15, 07.04.04, et les lettres de lecteurs au n° 18, 28.04.04.

7 • Il faudrait dire « résurrection des morts » plutôt que « résurrection de la chair ou des corps ».

8 • Depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, la polémique antichrétienne s'appuie beaucoup sur ces divergences pour démontrer que les Evangiles ne sont pas des sources fiables. J'ai pu le constater récemment dans un opuscule en anglais trouvé sur un rayon de supermarché jordanien.

Or les récits évangéliques montrent que Jésus construit toute sa vie en relation à Dieu, d'où l'omniprésente prédication du Règne de Dieu ; qu'il fait de sa vie une affaire entre Dieu et lui ; qu'il se situe à l'égard de Dieu dans une attitude toute filiale. « En qualité de représentant de Dieu son Père, il mène un combat pour Dieu dans lequel il engage radicalement son existence et où Dieu lui-même engage son identité, de telle sorte qu'un échange existentiel se produit entre l'un et l'autre. Quand cette histoire est relue à la lumière de la résurrection, comme l'événement définitif et insurpassable où Dieu vient se révéler en personne au monde, il apparaît que Dieu se rend présent sur la croix, présent à Jésus, qu'il soutient de son énergie, plus encore, qu'il lui communique sa propre vie immortelle, dont Jésus à son tour nous rend participants par le don de l'Esprit. »<sup>9</sup>

D'après les Evangiles, « quelque chose est arrivé à Jésus sur la croix - mais aussi tout au long de sa vie - qui est semblablement advenu à Dieu (...) qui les noue l'un à l'autre dans l'être même, le même être ».

Or nous attribuons spontanément au mot révélation le sens d'un dévoilement en puissance de la présence de Dieu. « En réalité, l'histoire de la révélation comme la raconte l'Écriture est plutôt celle d'un voilement de Dieu qui se dépouille des prestiges que nous attribuons à la divinité et ne se mani-

feste à nous que dans l'inévidence de la foi. Mais c'est en se voilant de la sorte qu'il suscite la foi des croyants et les fait cheminer, à sa suite, vers la connaissance de la vérité. »

Je soulignerai en conclusion qu'une approche argumentative du donné de la foi, si utile soit-elle, est en définitive insuffisante si elle ne conduit pas au seuil d'une adhésion de foi, le plus souvent progressive. La lecture méditative des Écritures, personnelle ou en groupe, accompagnera l'approche et orientera toujours plus vers la vérité.

J. H.

théologie

## A nos abonné(e)s

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions très chaleureusement. Mais notre lectorat actuel (2 300 abonnés payants) doit encore grandir pour se maintenir à ce niveau. Nous comptons sur vous pour atteindre vos parents, amis et connaissances qui ne nous connaissent pas et pour les inciter à s'abonner à notre revue.

**Mais vous pouvez aussi leur offrir un abonnement à choisir !**

Renseignements :

Geneviève Rosset,  
Administration, *choisir*  
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge  
☎ 022 827 46 76.

9 • En visionnant le film *La Passion du Christ* de **Mel Gibson**, je n'ai à aucun moment perçu cet aspect fondamental que Dieu se rend présent sur la croix, mais seulement la description naturaliste d'un abîme de violence.